

Dequenet -

Histoire de ma vie 2

Sketches Les bords de la Seine

CAHIER - PIQÛRE

ÉCOLIER

BONNE QUALITÉ



Appartenant à _____

chez les Koutylo
en mexique

901

a une valeur, et passent du blanc au rouge et
vis versa, les exploitent étant les mêmes partout
quel que soient leurs couleurs politiques et
religieuses, ils n'ont qu'à se dévêtir chez les uns
comme chez les autres et bien polir les mensonges.
Il est donc impossible de trouver la vérité
nulle part chez les écrivains qu'on leur offre
bien entendu même que des vérités.

Bossuet qui n'écrivait que des mensonges
s'intitulait l'écuyer de la vérité et faisait brûler
les ouvrages qui disaient quelques mots contre
ses mensonges et envoyait les auteurs à la
Bastille. Le Maréchal de Bellisle avait proposé
au conseil de déclarer la peine de mort contre
les auteurs, les imprimeurs, les vendeurs et colpor-
teurs de livres réputés mauvais et dangereux.
C'est à dire tous les livres dans lesquels on trouve
quelques vérités morales et scientifiques.

Le Roumain Sincaï fut déclaré digne de mort
pour avoir dit la vérité sur sa race, et Jordano-
Bruno fut brûlé vif pour avoir défendu
Copernic. Le Bulgare Boris et Pierre et
le grand faisaient décapiter tous ceux
qui disaient quelque chose contre la Bible
et les évangiles. Le Sultan actuel dit qu'il

a fait réimprimer a grand frais le Koran
qui n'est qu'en tissu d'absurdités et de mensonges
mais qui sert chez les mahométans de code
civil, militaire et religieux; malheur par conséquent
a ceux qui osaient dire un mot contre ces
absurdités et ces mensonges, tous extraits de
la Bible par Mahomet, dans laquelle les
docteurs chrétiens ont également puisé leur
cosmogonie, leur théologie et leur code religieux
comme nos docteurs en droit civil ont puisé
leurs codes dans les impostures de l'ameur
Numa-pompilius.

Aujourd'hui on ne brulerait peut-être pas
celui qui voudrait dire la vérité sur les
hommes et les choses, mais on le persécute
d'une autre façon. S'il est écrivain, journaliste
ou autre, aucun journal ne voudra de lui, ni
aucun docteur ne voudra imprimer ses œuvres
car tous ces journaux, tous ces docteurs d'imprimé
sont aux gages et aux ordres des financiers, des
gros capitalistes, des bourgeois, des gouvernants, des
colonels et autres exploités, qui ne vivent et
ne peuvent vivre que de fourberie, de ripailles
et de mensonges. pour juger s'il est
possible

avec circonspection d'écrire un seul mot en dehors
 du cercle tracé par ces grands maîtres et lycéens.
 On a vu dernièrement Barcey, le vieil académicien
 congédié du petit journal où il gagnait gros
 pour un seul mot qui donnait mal aux
 oreilles pudiques des ploutocrates dirigeant
 ce journal menteur et trompeur. — Non seulement
 ces gabouilleurs sont charlatans, menteurs
 mais encore voleurs, prenant exemple sans
 doute sur les grands financiers et ploutocrates
 qui les paient et les dirigent. C'est un de ces
 gabouilleurs, que n'est qu'un copiste, un plagiaire
 décoré, comme la plus part de ces vendeurs,
 un nommé Le Braz qui m'a volé mes
 manuscrits en employant toutes les ruses
 du serpent biblique, de Bazile, de Machiav
 el et de Loyola, en m'affirmant sur son
 honneur, sa franchise et sa loyauté. De
 breton qu'il allait les faire imprimer à
 mon nom. Il n'aurait pas eu besoin
 avec moi, pauvre paysan ignorant et naïf,
 de s'employer tous ses talents jésuitiques.
 Je lui aurais donné ces manuscrits sur
 sa simple demande et en toute confiance
 et ainsi je l'aurais trouvé moins
 moins canaille.

A ne m'a pas volé ces manuscrits de rien
pour les faire imprimer; il les aurait plutôt
volé pour empêcher qu'ils fussent imprimés
il y a trop de vérité dans ces manuscrits
contre lui même et ^{contre} tous ses amis les clercs,
les exploités et voleurs de toutes forces et toutes
couleurs. Mais comme ce faison à toutes
les ruses et les roueries il pourrait les vendre
à ces grands voleurs qui les payent cher
sans doute, mais pour les brûler. Marie
Antoinette avait payé plus d'un million
pour faire brûler un pamphlet fait contre
elle, et dont le farceur Carondelet Beaumarchais
en avait profité pour une large part
car celui là avait aussi toutes les ruses et les
roueries mais aussi plus de vrais talents
que mon voleur, le traître sire de Broz.

J'ai recommencé les écrits que cette
canaille m'a volé qui ne sont autres que
l'histoire très curieuse et très intéressante de
ma vie entre autres d'anecdotes diverses. De
reflections philosophiques. De questions morales
sociales, économiques et scientifiques. Mais de
peur de ne pas avoir le temps d'achever

ce travail je vais en donner ici un résumé
succinct et qui sera en même temps mon
testament. - Oui mon testament. Mais, me
disais un jour Quenquis de Kernoter, tu n'as
rien à léguer comment et pourquoi faire un
testament. C'est vrai, je n'ai à léguer à la
postérité, à mes descendants qu'un nom sans
tache; mais j'estime, dans ma très humble
appréciation, que ce titre vaut bien quelque
chose. C'est un legs dont mes descendants
pouront jouir jusqu'à leur extinction, tandis
que Le Beauvy n'a joui que quelques mois et
quelle jouissance. Des trente millions volés qu'on
lui avait légués, et avec lesquels il avait fait
naître de nombreux criminels qui ont eu
à souffrir plus que lui de leurs crimes et les
descendants en auront encore souffrir. Et on
peut compter par milliers les légataires comme
Le Beauvy, et les testateurs financiers et autres
possesseurs se comptent par millions. Mais les
testaments moraux et humanitaires faits en faveur
de l'humanité entière sont très rares. On
beaucoup de ces testaments, n'ont jamais eu
aucune valeur morale, ni économique et ne
pourraient en avoir. Pour ma part j'en
ai plusieurs de ces testaments, mais je
ne veux de bon. Celui Dieu gabu

américain dont les Yankees ont suivi et
suivent toujours les principaux articles. Si ce
testament qui est à la fois morale et économique
était suivi partout il n'y aurait ni crime ni
misère sur ce petit globe. L'autre était d'un
français, un prêtre même: un testament tout mor-
tal et scientifique, mais d'une moralité sagace
et d'une science parfaite. Ce vieux prêtre jurait
sur sa conscience qu'ayant été contraint de
mentir toute sa vie il allait, à veille de la quitter,
dire la vérité. Et il a dit et fort bien dit la vérité
et toute la vérité sur les fourberies et les conseils
qu'imploient les prêtres de toutes les religions pour
abuser, tromper et voler les imbéciles humains.
Ce vieux prêtre ne fit pas comme ont fait
Félix de Lamennais et le jésuite Renan qui
jetterent aux orties leurs robes de mensonge
pour ^{mieux} mentir ailleurs et d'une façon plus
lucrative.

N'ayant jamais été à l'école et n'ayant eu ni
guide ni conseiller je puis dire hardiment que
je suis un pur enfant de la nature; c'est elle
et elle seule qui a été mon instituteur et
mon inspiratrice, car pour elle et d'après elle
que je parle et j'écris toujours. Cette vérité
même ne peut pas mentir. On peut donc dire

assuré de trouver toujours et partout la vérité
 dans mes écrits, toute vraie et désagréable parfois
 pour certaines gens; mais ainsi le veulent la
 Nature sa mère et la Vertu sa fille, toutes
 mes chères et bonnes amies, au sein desquelles
 j'ai passé les plus heureux jours de ma vie.
 Certains rhéteurs prétentieux disent qu'il ne suffit
 pas de connaître des choses et d'avoir des idées
 pour être écrivain il faut encore avoir une
 méthode pour les écrire. Oh oui, pour écrire
 des sottises, des fables absurdes, des mensonges et
 autres charlataneries et pour donner à tout cela
 la couleur de la vérité il faut certainement avoir
 une méthode, et pour cela il faut aller aux écoles
 spéciales où on enseigne cette méthode. Mais
 pour écrire la vérité, pour décrire et peindre
 les hommes et les choses tels qu'ils sont la méthode
 est facile; il suffit de connaître leurs formes et
 leurs qualités et de les exprimer ainsi;

De donner à tous et leurs qualités et leurs noms
 De nommer les dieux, monstres et leurs pères, j'ai pour
 cette méthode là m'a été enseignée, comme
 tout le reste par la bonne mère la Nature
 et par la Vertu sa petite fille. Et c'est par
 cette méthode que j'ai écrit tout cela.

vie que le poète Anacréon le Braz m'a volé
mais que je compte refaire si ma vieille
mère toujours jeune et mon amant Kronos
me le permettent. En attendant je vais donner
ici un court résumé de cette existence extraordinaire.

Né de deux malheureux les plus pauvres
du pays bas-breton je dus commencer par
mendier de femme en femme si que mes jambes
purent me conduire. Faible, malingre, débile
par suite de mauvaise nourriture et de mauvais
traitements je fus contraint de faire ce métier
jusqu'à l'âge de 15 ans, ne pouvant faire autre
chose. C'était un métier du reste très florissant
à cette époque, sous le paisible règne du
pape Philippe, de ses grands ministres, Chiers
et Guisot. Je ne dirai pas nos routes il n'y
avait pas encore, mais nos mauvais chemins
creux et nos sentiers étaient continuellement
sillonés de bandes de queue en queue;
devant les portes des fermes on voyait constamment
des groupes de d'innombrables de tous âges
et tous sexes mormotant des prières plaintives
s'lamentant, se grottant et secouant leur
vermine. Mes parents me disaient que
ce métier était très honorable ayant été pratiqué

par Dieu lui même; mais j'en croyais rien.
 Car à l'âge de dix ans je commençai déjà à
 réfléchir, à philosopher. En m'occupant mes
 prières et le catéchisme on m'apprenait aussi ap-
 pre à lire en breton et en latin dans ces petits
 livres pieux dont tous les articles sont extraits
 de la bible et desvangiles. Etant condamné par
 mon état malarif, scrofuleux et scorbutique
 à l'isolement je prenais mon plaisir ou je
 le trouvais, à contempler la nature, à causer
 avec les cours d'eau, les plantes, les animaux
 le soleil, la lune, les étoiles, les nuages, la lumière
 et les ténèbres qui me me reportaient par là
 vrai, mais que j'avais toujours plaisir à inter-
 roger. j'en ai lu tous les livres bretons que
 je trouvais, qui étaient tous les mêmes, de myst-
 ères, de messe et la vie des saints.

Dans ces livres je vis bien, en effet, comme
 me disaient mes parents, que cet être des
 chrétiens avait autrefois parcouru la Galilée
 et qu'il était malade, qu'il était en mendiant
 ce grand lascar qui descendait selon Matthieu
 de grand bancs, grand traître et grand assassin.
 L'homme, voyageait avec une bande de ruf-
 gailards, tous armés d'épées de poignards
 de gourdins et au lieu de prier, de

ordonnaient de le servir tout ce dont il avait besoin
pour lui et ses compagnons. C'était une men-
dité commode et fort lucrative. Nous en voyions
aussi chez nous, au temps où j'exerçais le métier,
des lascars qui ressemblaient beaucoup à ces
prétendus mendiants de la Galilée, ceux là qui
allaient en bande, entraient fierement dans
les maisons, s'asseyaient à table et se faisaient
servir, ou se servaient eux mêmes. Et ces mendi-
ants bretons ont été plus heureux ou plus malins
que le roi des Juifs et ses compagnons, qui furent
bien vite arrêtés, emprisonnés, crucifiés, lapidés
ou pendus; tandis que ces mendiants bretons
dont je parle et que j'ai tous connus ont
vécu très vieux dans ce métier sans avoir
jamais été inquiétés. Au contraire ils jouissaient
même d'un grand respect superstitieux attaché
à leur état. N'exerçant ils pas un métier divin,
celui de leur Dieu même dont ils se considéraient
comme les meilleurs et plus nobles représentants.

Cependant vers l'âge de 15 ans, après avoir
passé trois mois à l'hospice de Quimper, où je
fus guéri de mes maladies de misère sous
lesquelles je languissais depuis le berceau, je
trouvai à me placer comme valet, puis maître

comme valet de ferme et je courus ainsi de
ferme en ferme jusqu'à l'âge de 17 ans. Alors
je me trouvais chez le maître Kufrenten. Là
une jeune fille, morte fille, n'ayant ni père
ni mère, héritière d'une assez grande fortune,
avait été soignée sur moi. Je ne pouvais pas
m'en débarrasser et le maître, son tuteur le laissait
faire. Alors pour me sauver je songais
à m'engager. Cette dernière ^{idée} de honte, me hantait
depuis longtemps, même avant le mariage de cette
petite fille, mais je n'avais pas le temps d'y
songer. Mais on ne fit pas attention, il mourut
alors des soldats, la guerre étant déjà commencée
entre la Russie et la Turquie dans laquelle
la France est la plus loyale part.

Un on opère presque jour pour jour je me
trouvais à Sébastopol. Je participai au siège
de cette ville le 8 septembre 1855, quand j'ai
participé, le mot n'est pas exact. Car selon
le fameux filicien qui commandait, alors
en chef l'armée de Crimée nous n'avions
rien fait ce jour là ni moi ni les autres.
Il a affirmé dans une lettre rendue publique
que ce fut la vierge Marie, mère de sept enfants
qui avait pris la ville, et c'est en vain.

de cette prise qu'il rendit ou qu'il légua son
épée à Notre Dame D'Asieque. Cette vierge
ou cette Dame avoit sans doute dit à ce grossier
personnage, quelle viendrait le 8 septembre, jour
de la fête de sa navité, car sans cela il auroit
pu se dispenser de prendre Sebastopol depuis longtemps.
Le 18 juin, ou il fit massacrer trois divisions
d'ans Molokoff, quand on lui reprocha de ne
pas avoir déployé toutes ses forces pour donner
un assaut général, il voulut rejeter la faute
sur les généraux Broust et Mangran qui étoient
faits tuer à la tête de leurs divisions. Mais
le général Niel protesta au nom de ses généraux
et afferma que toute la faute retomberoit sur
Pélissier qui avoit fait donner la bataille le
8 heures du matin, le jour sans doute que
les troupes n'entraient malgré lui dans
Sebastopol lorsque Marie était encore
là. Le 16 juillet à la Scharnaïa les premiers
ontari et trois divisions françaises venant
de battre l'armée russe forte de 60 millhommes
qu'ils avaient anéantie entièrement ou
faite prisonnier avec l'aide des cosaques
d'Asieque qui ne demandent qu'à marcher
lorsque Pélissier arriva il fit le feu et le pont de

afin de laisser les Russes rentrer tranquillement
chez eux. ou dire de tous les officiers Comptes
des officiers Russes eux même j'aurais
pu facilement prendre toute cette armée
le jour là et même tenir à Sébastopol
Mais non, il vouloit absolument laisser cet
honneur à son amie, Marie reine des
anges qui dirait sans doute, le jour de sa
fête, donner un beau spectacle à ces pauvres
anges qui doivent bien s'ennuyer là haut.
Cependant Mahomet devait aussi être
avec elle, car c'était dans l'intention des
enfants de prophète qu'elle venait battre
les orthodoxes, les vrais adorateurs de son fils.
Ce qui prouve qu'il y avait de la broquette
là haut en ce temps là, comme il y en avait
pendant le siège de troye, ou y en avait elle
aussi avec les grecs battre les troyens les meilleurs
adorateurs de son fils Mars.

Quoi qu'il en fût que Marie jacobine fut
là ou non je puis assurer qu'elle me fait pe
sébastopol toute seule, et bien d'autre que m.
gouvernement & encore d'affirmer que c'est
car ils ne sont pas tous morts encore ceux
qui combattent ce jour là toute la journée
sous une grêle de bombes, de boulets, de
de balles et autres petits foudres de guerre.

pour moi ce fut la première fois que je me
trouvai en présence de l'ennemi. jusqu'ici
ainsi qu'on appelle et est être que vous ne commandez
pas et que vous êtes appelé à tuer, à mourir qu'il
ne vous tue - mais lui n'était pas, comme
l'on dit, la première fois que je voyais le feu,
pendant huit mois à Lyon le terrible Coste
m'avait assez habituée au bruit du canon
et de la fusillade, mais lui il n'y avait que
à la poudre tandis qu'ici il y avait du fer
et du plomb. Nous restâmes jusqu'à dix
heures du soir au pied de la tour Molekoff
que nous avions prise vers quatre heures. En ce
moment on nous fit rentrer au camp pri-
cipalement et à peine eûmes nous le temps
d'avaler la tourbette, et fallut porter
sac au dos et au galop du côté de la
Schvancia par où les Russes venaient disait
on nous prendre par derrière pour nous
tenir sous pieds de la ville ou nous aurions
tous sauté, car toute cette portée était
minée, et ces mines avaient toutes sauté
durant la nuit, englobant les sabots qui
se trouvaient dessus ou à côté. L'ennemi

même ou nous nous trouvions encore vers
six heures s'arrêta le premier et moins d'une
demi heure après notre départ.

Nous avions pris Sibastopol, ou du moins
ses ruines, car il n'y avait plus une seule
maison debout, mais la guerre n'était pas
fini pour cela. Le lendemain nous partîmes
à la poursuite de l'ennemi dans les plaines
et les montagnes de Maïdar et de Kordomb
et cela pendant sept mois encore,
jusqu'au 30 mars 1856. Mais là c'était
une guerre d'amusement; on tirait encore
quelques coups de fusil mais sans se faire
grand mal.

Le premier janvier je partis pour
Constantinople toujours volontairement,
comme infirmier ambulancier ou comme
ouvrier d'administration. Car c'était là
alors qu'on réclamait des hommes de bonne
volonté. Là était maintenant l'ennemi,
le plus terrible de tous les ennemis, l'effroyable
choléra morbus, ayant avec lui son frère
typhus. Deux tiers d'hommes qui venaient
toujours après les grandes guerres pour se
le dernier coup aux vaines et menées
vaincues.

Là bas on expédie maintenant tous les
moules de la Crimée sur les bords de Constantinople
non pour les guerir, car il y meurent pour
tous, mais sans doute pour voir si finissent enterrés
dans la terre de prophète en thommes de quel
ils avaient versé leur sang. J'eus encore la
chance d'échapper à ces deux terribles fléaux
plus meurtriers que les balles et les boulets.

À la fin de cette deuxième campagne, cat-
sire quand on avait cessé d'espérer des
moules à ces deux grands mangeurs et quand
ils eurent à peu près dévoré tous ceux que l'on leur
avait envoyés, j'eus le bonheur de faire une
troisième campagne dans ces célèbres pays
d'orient ou de tout temps les peuples se sont
égarés, ce fut la campagne de Jérusalem
mais une campagne possible à toute d'agrément
car je n'y allai ni en guerrier fanatique
comme les Chinois ni en fou fanatique comme
les pèlerins, j'y allai en simple touriste sans
armes, habillé en paisible gentleman. Ce fut
un riche arménien qui j'avais gagné une
grosse fortune comme fournisseur d'armée
qui me fit faire ce voyage à ses frais avec
un autre camarade, un ichoppé comme moi
de fléau.

J'ai donné dans mes mémoires le récit
détailé de ce voyage. Je ne dirai ici qu'une
chose, c'est qu'il est impossible à un homme
ayant de yeux et des oreilles et possédant un peu
de raison et de bon sens de visiter ces lieux sans
être édifié et à jamais dégoûté de toutes les
religions, et sans avoir pitié des malheureux
humains qui se laissent si bêtement conduire
à voler par un tas de faiseurs et finisseurs qui
s'engraissent à leur dépens.

Nous étions de retour à Constantinople le
1er d'Avril. Le paix était signé depuis le
31 mars et les troupes avaient déjà évacué
la Grèce. A Paris qu'elles furent toutes posées
nous nous embarquâmes aussi, les derniers
d'entre nous, sur un nouveau vapeur venant
de baptiser le prince impérial, car un héritier
venait de naître à Napoléon le petit, le pauvre
prince qui devait aller mourir aux Zoulovlans
en combattant pour les anglais, comme de
habitude nous avions fait l'abbé. Car si nous
étions allés seulement au secours des turcs
les anglais profiteraient aussi beaucoup de nos
victoires, peut-être presque les turcs. Pour la
France il n'y a que sa part en honneur.

et la perte de l'amitié ou au moins momentanée, du
seul peuple en Europe capable de sympathiser avec
les Français.

Le nouveau vapeur, ce paque impérial faillit bien
perir avec nous dans le golfe de Lion sous
une tempête effrayante, et l'indrois même ou
quelques mois auparavant perir avec et bien
la Siméante également chargée de soldats.
Je retrouvai mon nouveau régiment le 26^{me} à
Monteleone où je ne commandais plus personne.
Ceux qui n'avaient pas été à la Corée en Crimée
ou à Constantinople étaient portés en long et
difficilement ou ~~trans~~simatril. Une médaille
m'a premièrement été donnée là. La médaille
de Crimée, donnée à tous les soldats français
qui ont été présents à une bataille quelconque ou
qui se trouvaient en Crimée au moment ou
ces batailles eurent lieu, depuis la bataille de l'Alma
jusqu'à la prise de Sébastopol, par la guerre
the guerre anglaise. Cette guerre impériale
des indos nous ^{avait} ^{bien} ^{donné} cela, car nous ^{avons} fait the
sa cocorone impériale aucun d'eux en danger.
Les français de cette sorte ont toujours horaille de même
un mieux pour la fortune des ^{deux} ^{armées} ^{anglaises}
tous en les traitant d'ennemis ^{secrétaires} ^{et} ^{implacables}.

Malgré les incessants et pénibles travaux
physiques auxquels j'avais été soumis depuis
mon arrivée au régiment mon intellect avait
encore trouvé le moyen de travailler aussi, car
j'étais arrivé à lire assez couramment le français
et à l'écrire sans faire vingt fautes d'orthographe
indiscrètement comme j'en vue plusieurs fois de
celles même qui avaient été aux écoles des
fratres ignorantes. J'étais donc un savant
d'ici auprès de mes camarades, tous complètement
illettrés à cette époque où il n'y avait que les gens
qui servaient la patrie française, soit pour leur
sort soit à la place des riches, qui étaient tous
alors de l'avis de l'académicien Renan, qui
disait qu'il se serait plutôt bauté la cervelle
qu'il se porter la livrée abrutissante du soldat.

Quand mon capitaine sut que je savais lire
et écrire il me fit porter d'office sur la liste
des élèves caporaux et alla avec des observations et
des notes si favorables que deux jours après
j'étais nommé caporal malgré moi. Ce n'était
pas faute de connaître le métier. avec ma
facilité d'apprendre toutes choses, je savais
fort bien tout ce qu'il fallait savoir et
plus qu'il ne fallait pour faire son caporal.

11
Mais élevé dans l'humilité et l'obéissance
je n'avais pas le caractère ni le sentiment du
commandement. Or le caporal est le chef qui
aurait le plus besoin de tout cela. Couchant
avec ses hommes, toujours en contact avec eux
c'est lui le premier éducateur et le premier instructeur
du soldat. C'est un contre-maitre, ou mieux
un père de famille qui devrait avoir toute
l'autorité morale et intellectuelle pour former
ses bons soldats. Il devrait être sévère sans
méchanceté et sans haine et juste sans faiblesse.
Dans toute ma carrière militaire j'ai rencon-
tré un ^{seul} individu qui réunissait toutes les
qualités désirables pour faire un vrai
caporal. — que de punitions stupides et
imbéciles, que de conseils de guerre, que
de condamnations aux travaux forcés et à
mort n'aurait-on pas s'il était possible
de trouver huit caporaux comme celui-là par
compagnie tout en formant les meilleurs
soldats du monde.

N'importe, force me fut d'accepter ces
g ~~g~~ ^g ~~g~~ ^g rouges, résolu quand même de les
porter le plus dignement possible. Et il en

fut ainsi, pour quelques mois après, dont
 encore le plus jeune corporal du régiment. Je
 passai au choix corporal de voltigeurs, un
 des grades inférieurs le plus envié alors. Alors
 j'étais content de mon individu, je ne
 demandais plus rien. Nous étions alors
 à Lyon sous les ordres du fameux
 Coste à qui j'étais parti pour la Grèce.
 De Lyon nous allâmes en camp de
 Chalon, de ce camp à Paris et de Paris
 en Italie ou en 24 jours et en deux
 grandes batailles nous forcâmes les Autrichiens
 à mettre bas les armes. J'ai raconté dans
 mes mémoires toute l'histoire de cette courte
 campagne et ses tristes phénomènes politiques
 qui en résultèrent. Notre pauvre Roi Bavière
 qui avait été couvert de fleurs en arrivant
 à Paris, mais en partant il avait été couvert
 de crachats et de malédictions. Le Roi
 qui avait promis de faire l'Italie libre
 des Alpes à l'Adriatique la laissait presque
 jamais sous le joug de ses oppresseurs,
 excepté la Lombardie, et imposait à l'antique
 Italie romaine la protection et l'autorité
 de son compère le pape, l'homme le plus
 exécré des Italiens, et en lui

là bas deux armées pour soutenir ces tyrans
en oppresseurs aientigais que nous avions chassés,
et pour soutenir les prétendus droits de cette
vieille momie du Vatican, cette pieuse conseil
aussi pour se venger que de syphilis putor,
comme ont été la plus part des chrétiens
qui se sont assis sur le prétendu trône de
saint pierre, le trône d'un chef abulceux qui
n'a jamais existé.

A Paris cette campagne je fus nommé
sergent encore malgré moi, car je n'aurais
jamais voulu quitter ma compagnie de
volontaires ou je me trouvais si heureux,
parmi ces soldats dévoués ou les copains
et les sous officiers n'avaient rien fait, ces
soldats connaissant tous leur métier et leurs
devoirs étant choisis parmi les mieux constitués
les plus propres, les meilleurs marcheurs, les
meilleurs tireurs et les mieux disciplinés.
j'étais forcé cependant d'accepter le nouveau
bien à regret. Je tâchais néanmoins de faire
mon métier de sous officier le mieux possible,
en bon père de famille que j'avais maintenant
et de me privais étant par l'âge et par mon

grand - amuseur de mes soldats qui n'étaient
 plus, sans les compagnies de centre, que des
 jeunes recrues, tous les vieux ayant été envoyés
 chez eux après la guerre, en congé définitif
 ou renouvelable, comme cela se faisait toujours
 soit même pour économiser le budget, mais en
 réalité pour qu'il reste l'avantage aux « gros »,
 légèrement galonnés et chamarrés, c'est-à-dire que tous
 les gros budgets ont soutenu le trône. Malheureusement
 il y avait alors dans l'armée des officiers
 qui semblaient avoir été faits pour conduire
 des sauvages et des bêtes plutôt qu'à commander
 des Français. Doux de sens et de raison, connaissant
 leur devoir, l'honneur et la discipline militaire,
 doux, bas et lâches envers les soldats pendant
 le danger, ils devenaient arrogants, brutaux insu-
 lents dans les villes de garnison, où on ne les
 appelait plus que de sauteurs de cordes, de
 traîneurs de sabres, de bons Chi-chottes. Et
 c'étaient nous, les sous-officiers, leur intermédiaires
 leur plus proches dans les degrés hiérarchiques
 qui avions à patir de toutes les folies
 de ces stupides fanfarons et piliers de cafés.
 Les sous-officiers qui ne criaient pas fort.

qui n'étaient pas méchants, braves, vaillants,
avec les sots, qui ne les punissaient pas, ou
souvent à tort et travers étaient considérés par
ces envieux haineux de sages comme des mauvais
sous-officiers, or j'avais l'honneur d'être un
de ces malheureux. J'avais l'estime de
tous mes collègues de mes caporaux et
sots, mais nos officiers me traitaient comme un
fou que je ne « guérissais » pas, ou qu'on
ne voyait jamais de punitions infligées
par moi. Mon caractère loyal, franc, brave
et humain se rebella en présence de pareils
pères sans cœur ni conscience, et lorsque
j'eus fini mes sept ans pour pour
je pris mon congé non par dégoût du
métier de sot mais par horreur de ces
lâches fanfarons qui rien ne touchent
ni de sots ni de français. Le colonel
nouvellement arrivé au 26^{me} me demanda
pourquoi je partais et lui disant le sous-officier
même noté au régiment par son patriotisme
je lui dis ensuite franchement la raison.
Nous étions alors à Dieppe. J'avais fini
mon congé pour quimper sans avoir

X Je n'y j'irai. Mon intention était cependant
de reprendre mon métier de cultivateur,
comme volait de ferme comme autrefois si
je ne trouvais rien de mieux.

On travaillait alors à faire la ligne du
chemin de fer de Quimper à Châteaulin.
Ma première idée fut d'aller demander
à être employé dans ces travaux.

Le maître ou contre maître à qui je
m'adressai, me regarda, me toisa d'en
haut bas, puis me dit que ce n'était
pas des sous-officiers, des hommes de plume
qu'il lui fallait mais des ouvriers, des
paysans sachant manœuvrer la pelle et
la pioche. J'eus beau lui dire que
j'étais aussi un paysan du pays même
que je n'avais pas encore oublié la
manœuvre des outils des paysans, il ne
voulut rien entendre. Je n'ai jamais
eu l'habitude de demander deux fois
de suite la même chose. Je portai
j'allai passer quelques jours chez un vieil
oncle à moi, en Ergue-Gabriel près qu'au
mon père et ma mère étaient morts pendant
mon absence de sept ans. Ce vieil

• m'engagea d'aller a Bras ou je trouverais
certainement un emploi quelconque ou
je gagnerais plus que d'être volé de ferme.
Je partis immédiatement pour Bras ou
en arrivant je rencontrai un autre sous
officier comme moi en congé. Celui là me
dit qu'il était engagé pour aller comme
officier en Amérique, ou paraguay qui était
alors en guerre avec l'Uruguay, par l'intermé-
diaire d'un agent d'engagement qui était au
Havre, qu'il était venu a Bras dui ou en
a ses parents avant de partir. Il me dit si
je voulais il irait a cet agent qui parlait
blanc me présenterait aux mêmes conditions
que lui. Mais je ne connaissais pas encore
l'Amérique et je ne comprenais pas trop
ce que voulait dui cet engagement, aller
comme officier chez un peuple dont je connais-
sais ni les mœurs ni la langue, quel drôle
d'officier. Je remerciai mon camarade
et j'allai m'informa a l'arsenal si
je pourrais y trouver un emploi quelconque.
Là on me répondit qu'on ne prenait que
des ouvriers sachant travailler le fer ou le bois
et des hommes de peine. Homme de
peine

je l'ai été toute ma vie, mariage compris
 par lors ce que voulais dire ce mot en
 terme technique, mais ce que je comparais
 était qu'on ne voulait pas s'engager ou
 s'engager. Que faire maintenant, je n'avais
 plus le ser et j'étais en tenue militaire que
 je n'avais plus le droit de porter. Dans toute
 les propriétés de ma vie pendant laquelle j'ai été
 tant de fois aculé à la dernière extrémité je n'ai
 jamais été bien long à prendre une décision.
 Ici j'en voyais deux qui venaient subitement
 et simultanément à mon esprit, prendre du
 haut du pont de Recouvrance, le chemin de
 l'éternité ou d'aller contracter un nouvel engagement
 volontaire au recrutement, qui heureusement se
 trouvait alors à Brest, ainsi que l'intendant
 sans cela je n'aurais pas eu l'embarras du
 choix. Donc après avoir, du haut du pont
 jeté un coup d'oeil par mes lunettes sur
 les eaux bleues de la mer, je courus directement
 au bureau de recrutement où je pus sans
 difficulté et sans hésitation signer un engagement
 ou plutôt un rengagement de sept ans, et
 en moins d'une heure après, ayant tout m
 précis en règle, je touchai un arabe de
 faon

j'étais sauvé. Maintenant je pouvais sans crainte
porter fierement mon habit militaire que je
n'avais pu quitter n'ayant pas d'autres vêtements
à mettre, il ne me restait qu'à arracher mes
galons sur les manches de ma tunique
pour être tout à fait en règle, ces galons
qui furent la cause que je quittai le 26^{em}.
je les vendis 50 sous qui me servirent à faire
un bon dîner dont j'en avais bien besoin.

Cinq jours après j'étais à Poitiers au
régiment de 63^{em} de ligne dont les bataillons
de guerre étaient en Afrique. Et c'était pour
ce que j'avais demandé à entrer dans ce
régiment. Choquant toujours la guerre et les
aventures qui convenaient mieux à mon
tempérament que la vie obscurissante de la
caserne et des garnisons. — A Poitiers on
il n'y avait que de jeunes soldats il me fallut
attendre quelques mois avant de partir
pour l'Afrique avec un détachement des
plus avancés de ces jeunes recrues.

Mon nouveau régiment était dans la
province de Constantine où il resta près
de deux ans dans les garnisons. Ce
ne fut qu'en 1863 que nous commençâmes

a expédition, s'obstina contre plusieurs tribus
 de l'ouest, sur les frontières de l'ennemi que nous
 tenions assez longtemps. puis ensuite commença
 cette longue et terrible lutte contre les Kolgh
 ces terribles montagnards qui auen peuple
 vainqueur de l'Afrique n'avait encore pu
 vaincre. ni Carthagénois, ni Romains, ni
 mores, ni turcs n'avaient pu pénétrer
 dans ces montagnes de la Kobylie ou
 vit un peuple assez semblable au peuple
 breton sans histoire et sans origine connue.
 avec l'aide de toutes les troupes disponibles
 de l'Algérie nous vinmes à bout de les
 cerner et de les prendre sur le sommet des
 Babors en juin 1865 après bien des
 massacres de foyers et d'habitations. Ce fut à la
 fin de cette rude campagne que l'empereur
 voulut venir faire une visite jusqu'à la base.
 Mais au lieu de venir jusqu'à nous dans
 les montagnes on nous fit descendre à
 Djigelli pour être infecté par le tré-
 sors qui tremblait de peur. il avait du regret
 d'être venu là, ou au lieu d'être acclamé
 il fut sifflé comme un misérable.

(1) Ce savant était un lyonnais : il était avec un calcul précis et avait
pour ses amis une sympathie de cœur.

Aussi il s'empresse de gagner son bateau
qui l'attendait sous pression ou il fut accompagné
par ses murmures et le chant de. Bon
voyage vieux Badinguel. - Vost en labas
regarder la colonne.

Dans toutes ces expéditions je me trouvais
avec le compagnon et le commandant d'un savant
un bachelier en lettres et en science venue au régime
simplement par fantaisie, cherchant ses aventures.
Comme moi il n'avait jamais voulu être
général puisqu'il aurait pu faire un coporal
aussi bien qu'un général. Il aurait mieux
fait de l'archéologie tout un marchand et en
combattant sur le sol africain ou tant de
peuples ont été vaincus et sont les innombrables
ruines qui sont encore attestent la grandeur
et le génie. Nous passions aussi à l'histoire
et à la philosophie sur la grandeur et la dé-
cadence des peuples et des nations, leur en-
fance de l'économie, la nuit, la belle étoile
de l'archéologie, de la géologie etc.

En parcourant ainsi les plaines de Libessa
nous voyions dire comme un gémissement de phos phé-
sont ces innombrables plaines dont on a fait tant
de bruit et on n'a rien fait (1)

A la fin de cette campagne de la
 Kabylie notre régiment devait rentrer en
 France reposer sur ses lauriers, repos bien
 mérité disaient on. Mais pendant qu'il se
 préparait à rentrer dans la métropole
 vint un ordre pressé de Paris de choquer
 des volontaires dans toute l'armée
 d'Afrique, parmi les aguerris, les vieux
 vétérans, pour aller aux Mexique
 où les affaires commencent déjà à tourner
 mal pour les français. Bien entendu
 j'en fus un des premiers sur la liste des
 volontaires, non par un amour exagéré
 d'honneur pour la guerre, pour les massacres
 dont je m'en avais déjà vu que trop,
 mais l'amour des voyages lointains, de
 voir des nouveaux pays & des nouvelles
 aventures. Mon camarade le savant
 vint aussi ce qui nous permit de philosopher
 bien coqs en route pendant la longue
 traversée d'Alger à la Vera-Cruz.

Dans mes mémoires j'ai fait les récits
 détaillés de cette misérable campagne
 faite sur les instances d'un banquier véreux
 le fameux Jekker avec le concours bien

et intéressé du grand escroc Du Morry a
qui le sire Badinguel ne pouvait rien
refuser, et dont les résultats furent plus con-
solateurs, plus honteux et plus humiliants pour
la France que la guerre de 1870 ou l'homme
du moins sur certains points, fut sauvé. tandis
qu'on de là bas nous faisait obligés de partir
honteux comme des chiens joués avec la
malédiction et l'exécration de tout un peuple
et poursuivis par les bris du grand peuple
des Etats unis. Et il s'est trouvé des écrivains
tous payés de rente, tel que quieret, Le Gère, Chou
Bayard, historien officiel de l'empereur,
le prince Bibasco, un fou et son ami le
capitaine Lévillon aussi fou que lui, l'abbé
Domenech, pour trouver cette guerre criminelle
magnifique, guerre que nous faisons en bandits
en pillards, en incendiaires et en assassins, à peine
comme si autrefois en ce même pays le bandit
Cortez et ses bandes d'assassins. personne n'a
mieux connu que moi ce qui s'est passé là bas
pendant cette infernale campagne, ayant parcouru
le pays tout entier du sud au nord et de l'est
à l'ouest, et y ayant eu grâce à ma commission
de la langue espagnole, de nombreuses relations

avec les gens du pays de toutes les classes
de la société.

Un de ces écrivains parle ainsi de
Bazaine: Hérédier Bazaine est un homme
d'une grande intelligence, très adroit, très habile,
sachant tourner les obstacles lorsqu'il ne peut
les franchir mais arrivant toujours à son but
avec la conscience qu'il a de sa valeur, la
considération dont il jouit; il sait imposer
des idées justes et saines. Voilà certes le
portrait le plus faux qu'il fut possible de
faire de cet infâme criminel qui n'osait
faire un pas hors de son château fort de
Mexico où il était gardé par une forte garde
et une armée de mouchards. On voit bien
on fait beaucoup de bêtises autour de l'homme
de l'état major. Là il y avait un beau
entour de ce bonhomme Cortes et qui a échoué
à donner trois ans plus tard la mesure de
sa valeur et de son honneur à Metz.

Ce bel état major de Mexico est rentré en
France avec des millions volés aux mexicains
et à nous mêmes, en nous laissant pendant
des mois entiers sans robe et sans vivre
nous obligeant ainsi à jeter à voler
incendier plus que les anciens bandits

Les mexicains sans leur haine contre Napoléon l'assassin et contre nous autres sales vilains mercenaires, aussi qu'ils nous appelaient se vengeaient en fusillant l'imbécile Maximilien et en pendait tous les commerçants français qui avaient voulu rester là bas après notre fuite. Mais c'est Bazaïlle qui auraient dû fusiller avec tous les bandits golonnés qui l'entouraient; ainsi ils se seraient mieux vengés et en même temps ils auraient rendu un grand service à la France, ainsi ils se seraient conformés à un des préceptes des évangiles fort promus chez eux en rendant le bien pour le mal.

Sur la fin de cette désastreuse et pitoyable expédition, voyant mon temps qui s'en allait je finis encore par prendre les galons de Caporal qui furent bientôt remplacés par les galons de sergent. Je pensais pour le peu de temps que me restait à faire je n'en mourais pas. Je n'aurais pas été beau de revenir chez moi, si jamais j'y revenais, en simple soldat y étant venu une première fois en sous officier.

Nous arrivâmes en France pour assister
 au triste spectacle de la désorganisation de
 l'armée; pour voir le premier coup, le plus
 déplorable et plus insensé porté à cette armée
 qui fut le premier grand pas vers le désastre
 de Sedan. C'était la suppression des gendarmes
 et des voltigeurs; ces compagnies d'élite vers
 lesquelles se concentraient les chefs et les stimulés
 des selsabs, les pionniers et tous officiers qui donnaient
 le prestige et la force entraînante d'un
 régiment. Le second coup porté à notre
 armée, aussi désastreux que le premier fut
 de renvoyer tous les vieux sous-officiers
 dont les congés expiraient sans plus vouloir
 les renvoyer et cela au moment où la
 France allait avoir le plus besoin de ces
 vieux sous-officiers habitués et rompus à tous
 les exercices et dangers de toutes espèces de guerres.
 Là bas au Mexique j'avais assisté aux
 plus grandes conceptions, aux plus grandes
 infanteries qui puissent commettre des génies
 français, et maintenant en France j'assistais
 aux plus grandes imbecillités qui fut possible
 d'envisager pour la joie et le bonheur de
 Bismarck dont une gravure du tenait

le montrait avec ses yeux de travers aiguës
un grand couteau et ~~le~~ ~~on~~ ~~and~~ ~~à~~ ~~travers~~ ~~des~~
~~on~~ ~~en~~ les voltigeurs et les gendarmes français les
belle ipaulettes, leur cors de chasses et leur grenade
A des vieux sous officiers s'installant chez eux
en congé la tête blonde. pour faire mieux
rien le chancelier de fer ces organisations
de la défaite prochaine avaient, pour remplacer
les vieux bataillons renvoyés, formé, sur le papier
une espèce de garde d'élite mobile, mais qui resta
parfaitement immobile et inhabile jusqu'à
lors elle fut appelée pour aller en route
ligner en présence grossier le nombre des
pensionnaires du grand Guillaume. Voilà
ce que faisaient en 1867 et 68 nos grands mar-
chands traîneurs de sabres, arrogants, bristols
et fanfarons en présence de leurs troupes,
mobiles et canonnières et fusiller les français
dans leurs maisons et dans les rues, mais
inhabiles, ineptes, ignobles stupides et lâches
devant les ennemis de la France. Vive l'état
major création aujourd'hui parce que cet état
major a repoussé de son sein deux ou trois
traîtres et lâches, trop petits et trop inexpérien-
tisés dans le maniement des choses de la trahison

et de la lâcheté. Au début de la guerre de 1870 on vivait ainsi, vive l'empereur, vive MottMahon, vive Canrobert, vive Boulbaki, vive Bazaine et autres maréchaux et généraux fuyards et capitulards. Les espagnols vivaient aussi au début de la guerre ispano-américaine, vive les maréchaux et les généraux, lesquels ont été écrasés du premier coup ou ont lâchement capitulé devant une armée improvisée et hâtée. Tels sont les hommes que l'on met aujourd'hui commander et diriger les peuples dits civilisés et démocratiques. Chez nous on ne voit partout à la tête de l'armée comme à la tête du gouvernement que de ces types là, arrivés là non par leur vertu et leurs talents mais au moyen de faveurs spéciales surtout par l'argent et or.

Quiconque est riche et tout, sans souci du sage, sans rien savoir la science en partage. Nos grands actuels, nos grands représentants sont faits ainsi, bons à bavarder, à discourir, à danser, à banqueter, à danser, à inaugurer, à jeter de la poudre de rhétorique dans les yeux du peuple pour l'endormir.

En 1870, avant le commencement de la guerre,
presque tous français n'avaient vu la guerre.
A Berlin, a Berlin disaient-ils. Je disais
alors qu'il y aurait certainement des français,
des soldats qui pourraient bien aller a Berlin
en vaincus en prisonniers mais non vainqueurs.
Naturellement on me riait au nez, on m'insultait
on m'engueulait. On me disait que j'insultais
l'armée d'où je sortais. Oh non, c'est insulter
l'armée c'est insulter la France entière, mais
alors comme aujourd'hui je disais la vérité
sur les incapables, les imbéciles, les traîtres et les
lâches qu'on a le tort de mettre a sa tête.
Je trouvais dernièrement un capitaine de 118^{ans}
en garnison Quimper, sur la route de Brest, dans
une voiture avec deux chevaux, un énorme
cigare a la bouche qui s'arrêta pour me
demander sur quelle route il se trouvait
et si par là il pourrait, par aller au
château de Kistince auquel il tournait
directement le dos. Aussitôt, voyant que
j'avais affaire avec de ces vieux galonnés
grâce a la fortune volée par le pape, je lui
dis en air que je tâchais de rendre service.

mon capitaine vous êtes sur la route
de Brest et de Brice a trois Kilomètres de
Quimper. Kistince se trouve aussi a environ
trois Kilomètres mais a l'opposé, sur la route
de Loeuon et de Quengat, néanmoins vous
pourrez y aller en continuant a suivre cette
route jusqu'à Landerzee, puis vous
tournez a gauche par Kemmen ou vous
trouverez encore un grand chateau appartenant
au même seigneur que Kistince, de là vous
passerez par Loeuon, Plogonec, Quengat
et vous arriverez alors en suivant la route
de Quengat a Quimper tout droit au
chateau de Kistince. - Voyant que je me
moquais de lui il allait douter a terre pour
me croquer sans doute lorsqu'un Mr bien
mis, un grand chasseur vint a propos l'arrêter.
auquel je l'interrogeai: je voulais demander
quelques renseignements a cet imbécile
de paysan qui s'est mis a me baratiner.
Je n'ai pas su quoi lui dire me regardant.
Le Mr bien mis approuva certainement
les propos de capitaine a mon sujet.
Avec des officiers comme celui là, dont le
nombre est considérable, qui se trouvent a
deux Kilomètres d'une ville ou il

en garnison. Depuis plusieurs années, nos braves
soldats peuvent assurer en cas de guerre, d'être
conduits se renfermer et éviter de faim et de
misère dans quel que forteresse comme Metz
ou pour se faire prendre comme un troupeau
de moutons dans quelque entourage comme
Sedan, ou à déposer les armes sur la frontière
d'une Suisse quelconque. D'aller ensuite mendier
leur pain en ce pays.

4 Mais il faut que je termine le récit succinct
de ma vie. Arrivés en France après cette triste
campagne de Mexico, nous restâmes quelques
mois à Aix, puis à Avignon et fûmes ensuite
expédiés au camp de Châlons. Là je pris
encore mon congé, définitif cette fois, car il
ne fallait plus songer à s'engager, puisqu'on
ne voulait plus de vétérans et d'olds. J'avais
alors quatorze ans de service pour pour
et autant de campagnes. Je pris encore
mon congé pour quimper, mais il est vrai
le vieux proverbe qui dit: malheur à celui qui
est né dans un mauvais pays ou n'y
retourne toujours. Mais que cela je n'y
revenais. Était encore un jeune homme.

// j'avais trouvé le bar au Mexique un grand
 philosophe, riche et savant qui m'avait
 dit de retourner auprès de lui lorsque
 j'aurai mon congé. Mais je tenais pas
 à retourner dans un pays où nous avions
 fait tout de mal et où je savais les français
 en exécration. Pendant la guerre de la
 Kobylie j'avais sauvé la vie à une
 famille de cultivateurs dont le père avait
 été assassiné par les Kobyles. Là on
 m'avait dit si un jour je me trouvais
 libre et sans le bled je n'étais qu'à
 aller, j'y serais reçu comme un membre
 de la famille. - Je repassais tout cela dans
 ma mémoire en me dirigeant vers ma
 vieille Bretagne car maintenant que la
 carrière militaire était fermée il me fallait
 chercher un autre moyen de vivre. Je
 ne me trouvais pas cependant dans le même
 cas que dans mon premier congé. Maintenant
 j'avais des effets civils que je m'étais procurés
 d'avance pour remplacer mes habits
 militaires quand je n'aurais plus le droit
 de les porter. et je n'étais pas comme
 la première fois sans le sou.

Je descendis chez un vieil oncle, un ancien
jurisconsulte qui n'avait rien oublié des mœurs
bactiennes, n'ayant rien appris ailleurs, malgré
ses trente ans de services. Il demeurait au
Gentlerice en Ergué Goherie au bord de ces
fameux stangs ou lacs que les Quémperois
nomment Stangallas. Ces stangs, ces rochers,
ces précipices, ces bois, et l'océan au cœur bourgeois
et sinistre qui m'apparaissent si souvent
lorsque je traversais des contrées en tout
semblables. Étant élevé près de ces stangs
en sauvage je n'avais jamais remarqué rien
d'extraordinaire en eux. Mais maintenant je
venais les revoir en observateur, en philosophe
presqu'en savant et je vis là une véritable
merveille géologique, un de ces bouleversements
titaniques le plus curieux à observer.
Et bien, ce fut en allant en philosophe venir
observer et admirer ces merveilles naturelles
témoins de mon enfance misérable que
l'idée me vint subitement d'aller faire
ma demeure dans ces rochers, dans ces
cavités qui s'appellent encore maisons des
Couriquets, Biger ar Chourichet, maison des pich,
Boularvelgen. car il paraît qu'en 1793 des

prêtres réfractaires allaient aussi s'y cacher,
 leur Dieu tout puissant étant impuissant à
 soustraire leur tête de la terrible machine
 de Guillotin. Qui, l'été me vint tout à
 coup d'aller établir là ma demeure dans
 ces lieux sauvages et inhabités ou moins par
 des êtres humains. Autrefois ils étaient habités
 par des loups, des sangliers et des cerfs et aussi
 par des groâches, des fées aquatiques et terrestres
 et par une multitude de petits méchants
 nains appelés en breton Koudriket qui faisaient
 plus de peur aux habitants voisins que les
 loups et les sangliers. Je passai là près de
 deux jours et une nuit à parcourir et à
 contempler ces sauvages merveilles de la nature
 en me disant qu'il était impossible de trouver
 un lieu plus favorable pour vivre libre de
 cette vraie liberté dont je jouissais en ce moment
 pour la première fois de ma vie, liberté
 matérielle et intellectuelle. — Il faut avoir
 souffert de malades pour connaître le prix de
 santé, et il faut avoir été esclave pour
 connaître le prix de la liberté. Je sentais
 tellement ce prix en ce moment là j'en éprouvais
 un tel bonheur que je ne savais plus com-

De temps d'arrêt c'était d'espérer que j'étais
seule dans cette immense solitude me rassurant
d'eau fraîche de fruits sauvages et de liberté.

Cependant avais-je quitté ces lieux qui
furent témoin de mes premières misères dans
la vie et qui venaient d'être maintenant témoins
de ma première espérance dans le bonheur de la
liberté j'avais choisi l'endroit où je comptais
venir m'installer définitivement. J'y battrais
une case moi-même comme il me paraissait.
Du bois de feu ne manquerais pas. L'hiver
je trouverais du gibier à volonté et l'été
du poisson, je sifflerais, du terrain
pour faire des légumes, j'y élèverais des poules,
des lapins, et sentes et des abeilles dont j'avais
appris plusieurs méthodes de cultiver et d'exploiter
les produits. Voilà le plan de ma
existence future arrêté. J'en étais sûre plus
qu'à aller trouver le propriétaire de cet endroit
pour m'arranger avec lui. Et ce n'était pas
là des plans en l'air, des rêves de poètes plus
amoureux de mots et de phrases que de la
réalité, c'était des plans parfaitement pratiques
en rapport avec mon caractère, mes goûts,
mes moyens et mes connaissances. *théorie et
pratique.*

je suis cultivateur, bûcheron, sylviculteur,
maraisier, chasseur, pêcheur et par-dessus
tout apiculteur, qui en même temps un
art agrivable et rémunérateur et une belle science
sociologique. — Je retour chez le tonton je
lui exposai mon plan. Mais le vieux pandore
qui était resté toujours breton malgré ses longs services
n'en crut rien. Car le breton qu'on appelle croyant
ne croit jamais rien de ce qu'on lui dit.
il a une telle habitude de mentir, de tromper
de ruser, de dénaturer le vrai, de jouer néan-
moins sur les mots et de narguer son prochain
qu'il croit naturellement que tous les autres
font comme ^{lui}, peut être mieux que lui.

Le pandore après avoir guignacé un souper
d'insinuation naturelle me dit qu'il ne s'agissait
pas de blaguer, qu'il était venu avec ses
trois vieilles femmes me chercher, de ces grognards
vieilles commères qui connaissent tout et font
tout, notamment l'office d'agents matrimoniaux.
je savais bien pourquoi elles étaient venues
me chercher. — On m'avait vu arriver
chez le garde armé en sous-officier, la poitrine
couverte de décoration avec un grand
malle qui dans l'esprit de ces gens
était pleine d'or et d'argent.

de tout cela ces bons hommes avaient
conclu que j'étais bon à marier et elles
s'étaient immédiatement mises en campagne.
Et comme elles imaginaient et débiteraient
de si belles choses la mon sujet les filles
à marier se présenterent de tous côtés.

Mais pour me soustraire aux coquetteries et aux
agaceries de ces gnaçs je partis le lendemain
pour Quimper, en disant au tonton que j'allais
m'occuper avec le propriétaire du terrain
que j'avais choisi pour mon ermitage, et
qu'il fallait dire à toutes ces commères
qu'elles perdraient leur temps en s'occupant
de moi. Cette fois le vieux pondeux pensa
que j'étais complètement fou. N'importe
je me dirigeai vers la ville dans la ferme
intention d'aller trouver le propriétaire
de cette partie du Stang-Odet que j'avais
choisi l'endroit de ma future cella d'anachorète.
Je m'étais arrêté une minute au lieu dit
Penker Bronze en présence de trois chemins
qui pouvaient me conduire à Quimper.
Hercule dit-on, dans sa course éternelle,
s'arrêta un jour entre trois chemins
où trois déesses se laissaient tenir leurs mains,
il choisit la Vertu qui était la plus belle.

Moi, de mes trois chemins, ou je ne voyais
 aucune croix, je pris celui de gauche, le
 sinistra, comme l'on dit en latin et en
 italien, moi qui, en français ne dit rien de bon.
 Cette via sinistra me conduisit à Quimper
 par la route de Coray et de Rospendon. Arrivé
 à environ un kilomètre de la ville en un lieu
 appelé Pouchor-Ranikel je fus arrêté par une
 femme qui me reconnut, servie comme je la
 reconnus moi-même. C'était une des filles
 d'un riche cultivateur de Kernoes près de
 Guéhenec, en ce moment veuve et fermière
 à Bodelven en Ergue-Armel. Elle était venue
 là, avec son fils aîné, envoyer une barrique
 de cidre qu'elle avait vendue à un débitant.
 Je tombais bien. Quand elle m'en demanda
 si j'étais venue pour toujours dans le pays
 et que je lui en exposai par l'offense d'être
 avoir exposé mes projets aux stang-Deh, elle
 me dit, non sans un malinisme un ironique, que
 cette partie de stang, qu'elle commençait par
 dans laquelle j'avais choisi mon ermitage,
 appartenait maintenant à son neveu
 propriétaire actuel de Kernoes, dont tout
 les terres viennent sur ce fameux stang.

Cela me rassura de plus en plus sur la
réussite de mes projets. car je pensais qu'il
me serait plus facile de m'arranger avec ce
propriétaire d'enseignant sur ses terres et les
cultivant lui-même qu'avec un Mr quelconque
qui ne sait rien de ses propriétés que par
l'intermédiaire d'un notaire filou, ou de
quelque homme d'affaires gaincheux.

Cependant avant d'aller m'entretenir vivement
au fond de ces gorges profondes, la femme
me dit, toujours en riant: avant d'aller
demeurer avec les gachés et les Kourikab labé
il faut au moins faire une visite et dire
adieu à ses vieux amis, il faut d'abord
venir nous voir la bas à Boulven ou nous
sommes depuis quatre ans, un beau pays
entouré de la mer des deux côtés. je ne puis
refuser. je partis deserte avec eux dans
la charette. Il y avait grande foule
la femme se pencha à ramasser des pommes
dont il y avait abondance cette année là
et elle me dit tout ce qu'il y avait dans ce
pauvre ferme. Le grenier était complètement
vide quoiqu'on fût à la fin de la moisson.

pendant que j'étais à considérer tout cela
 le domestique du château vint me dire
 que que Mr. Malherbe, le richissime propriétaire
 de Coulbren, désirait me causer.
 Une lettre écrite par moi lors de mon
 séjour de Mexico, au sieur Rosport,
 que personne ne pouvait lire était allée
 de main en main s'échouer entre celles
 de ce seigneur. Dans cette je parlais
 de cette Honorable Dame de Mexico, et puis
 quelques mots touchant mon existence future.
 Ce Mr. ayant trouvé cette lettre très intéressante
 et ayant appris qu'un son officier se trouvait
 à la Courne s'était bien voulu que ce devait
 être l'auteur de la lettre. Nous causâmes
 un bon moment de la guerre de Mexico
 qui paraissait intéresser beaucoup ce seigneur,
 puis ensuite de la veuve, sa fermière, de
 triste état dans lequel elle se trouvait,
 avec cinq enfants dont trois malades et
 pas que beaucoup de misère. Et finalement
 après lui avoir parlé de mes projets en
 Hongrie et il finit par m'offrir cette ferme
 avec la fille aînée de la veuve, en me
 disant que si je n'acceptais pas son offre,

tout au moins si cette veuve ne trouvait
pas un homme responsable et capable de
prendre sa femme il se voyait forcé de lui
donner son congé. Je représentai ce seigneur
de son offre qu'il refusait en lui disant qu'il ne
m'était possible de l'accepter, car la sans cette
femme il fallait un homme capable de la faire
il fallait aussi et surtout de l'argent et moi
je n'en avais guère. J'avais bien vu qu'à
la ferme on s'ingénierait sans difficulté.
Je quittai le pacha sans rien dire et
disant que je m'absentais. J'avais écrit de
la nuit entre Boulven et Guelance en prose
à toutes sortes de perses. Arrivé chez le Conton
le matin je lui racontai ~~mon histoire~~
le vieux tuteur que ce parti était excellent
pour moi et me dit qu'il allait s'en aller
parler au père de la veuve. Rien paron
qui s'occupait là à côté de lui justement
et qui était le tuteur des enfants de Boulven.
J'en eus bien protesté il partit s'en aller
son voisin pendant que moi prenant un
morceau de pain noir et du lait je partis au
stang d'or pour le lieu de mon ermitage
payé.

La fatigue, la tête bouleversée, je m'assis au
bord de la rivière ou je finis par m'endormir.
pendant ce sommeil je fis des rêves les plus
curieux allant des plus beaux aux plus vilains
des plus joyeux aux plus tristes. De quoi remplir
plusieurs volumes. Je ne revins à la maison
que très tard dans la nuit. à peu près en même
temps que le tonton pendore avec son ami
person qui arrivèrent me disant qu'ils étaient
ou ils avaient arrangé l'affaire. Cette affaire
comme disaient ces deux corrupteurs n'était
pas difficile à arranger puisqu'il ne s'agissait
que de mon consentement que ces deux bons
amis s'étaient permis de donner en mon nom
à ma place.

Depuis que suis arrivé à la connaissance de l'homme
humain, depuis que j'ai étudié les lois conventionnelles
religieuses et politiques qui la dirigent je n'ai jamais
cédé sur aucun point de mes idées sur mes convictions
ou optes à ce sujet, ne cherchant partout et toujours
que l'égalité, la vérité, la raison, le bien, le beau,
enfin la plus grande somme de bon bien possible
pour tout le monde, et à détruire les préjugés,
les erreurs, l'ignorance, le charlatanisme et la
fausseté religieuses et politiques d'habitude.

nécessaire pour que l'humanité devienne
véritablement humaine et digne de ce grand nom.
Mais autant je suis ferme et inébranlable
sur ces points d'autant je suis faible, docile et
obéissant quand il s'agit de rendre service à
quelqu'un fût-ce à mon plus grand ennemi
et au pail de ma vie. Et c'est en réalité
ce qui m'est toujours arrivé et c'est ce qui
m'arrive encore au moment... On comprend
donc que je n'aurais facilement laissé
conduire, en cette occasion, je puis le dire
comme mouton, au sacrifice pour sauver cette
famille, me sentant capable de le faire.
Balancé alors entre mon vif désir de liberté
et ce dernier sacrifice je comptais que mes
opinions politiques et religieuses loyalement
et franchement exposées me fassent repousser
de partout. Du Seigneur de Blois, un noble
de la vieille race, aussi bien que de la fermière
et de sa fille bonnes catholiques qui n'auraient
jamais voulu chez elles, fût-ce pour les
sauver de la misère d'un homme sans
religion, sans Dieu ni diable. Mais j'en
ai bien montré ces opinions et offenser

que sur ces questions je serais incorrigible,
 rien ne fit, par la raison que je parlais à des
 bretons, c'est-à-dire comme croyants, croyants sans
 l'incroyable et l'impossible, mais tous menteurs
 et hypocrites, ne croient jamais aux paroles d'un
 homme quelconque s'il n'est affublé d'un noble
 soutan qui couvre la faiblesse de son nom.
 personne ne croyait non plus à mon sacrifice.
 Le breton ne sait pas ce que cela veut dire.
 Le curé fut obligé d'y croire cependant.
 ayant déjà voulu empêcher le mariage dès
 le premier jour et ayant déclaré à tout le monde
 qu'il ne ^{mari}marierait pas à l'église, sur mariage
 considéré comme valable par les bretons, je lui
 dis à la veille du sacrifice que s'il parvenait
 par son influence sacrée à convaincre tous ces
 gens de mon indignité, afin qu'ils ne se posent
 la jamais loin d'eux je lui payerais sa communion.
 Il ne put rien non plus, et même malgré
 ses vœux, il vint célébrer le mariage religieux
 d'un libre homme sans confession, parce qu'il y
 avait de l'argent à recevoir, le seul Dieu de ces
 peuples noirs.
 Le sacrifice était consommé. après la messe
 qui ne fut pas bien faite pour moi, je portai

pour boulever ou j'allais chez maintenant le
même, ou moins le même responsable vis à
vis le Seigneur propriétaire. Cette première
nuît de nocce fut pour moi une des plus
tristes nuîts de ma vie. Ne voulant pas
subir ces stupides et grossiers usages de ce qu'on
appelle souber par les ou les nouveaux mariés
sont soumis aux épreuves ignobles et repugnantes
je m'étais enfui du côté de la mer, dans lequel
je plongeai ma tête qui se sentait prête à
s'échapper. Je passai toute la nuît dans un
bois à repasser ma vie et à réfléchir sur
ma situation présente et sur l'avenir, pendant
que ma jeune femme et tous les paysans
des environs étaient en train de boire, manger
de chanter et de danser à la maison. Alors
je compris la grandeur de mon sacrifice.
Moi qui avais rêvé une liberté complète
après trente ans d'esclavage je venais de
me mettre dans les plus lourdes chaînes
auxquelles étaient attachés plusieurs boulets.
Je prenais à mon compte une ferme en
guine avec une famille composée de
six personnes dont quatre encore en
bas âge et malades de misère.

Quoiqu'on fut à la fin de la moisson
 il n'y avait rien à manger ni pour les
 hommes, ni pour les animaux qui étaient
 cependant fort peu nombreux et en pitoyable
 état. La première chose que je fis fut
 d'acheter un cochon gras pour étaler une
 charretée de pommes de terre. Ensuite
 j'avais le matériel aratoire complètement à
 renouveler; Du foin à acheter, car il n'y
 pas un brin de foin et on était à l'épave
 des semailles. J'avais en outre huit cents
 francs à donner au propriétaire pour
 le terme éché. Et les bons amis qui
 avaient arrangé « cette affaire » pensant sans
 doute que j'étais millionnaire l'avaient fait
 mettre sur le contrat que j'aurais encore
 à donner à la veuve et à ses enfants une
 somme de trois mille francs, plus un
 matériel de ferme qui me valait pas, à
 mon entrée, cinq cents francs.

J'ai donc dans l'historique de ma vie les récits
 complets de la pénible existence qui m'a été faite
 dans cette ferme pendant quinze ans, ayant accompli
 et vaincu toutes les vieilles routines agricoles, tous les

préjugés politiques, religieux et sociaux, et cela contre
des gens les plus ignorants, les plus stupides mais
aussi les plus méchants et les plus méchants. Cependant
malgré tant d'obstacles, à force de travail, de patience
et d'économie, je vins à bout de tout. Malheureusement
lorsque j'avais vaincu, lorsque j'étais assuré
d'avoir du pain pour moi et pour mes enfants
sur cette terre orossée de mes sueurs mon bail
finissait, et le noble propriétaire contre toutes
les promesses qu'il m'avait faites au début ne
voulut plus renouveler ce bail, ne voulant que
ses terres fussent cultivées par un bonhomme et franc
républicain et libre penseur. Et comme il ne
me restait qu'au dernier moment je ne
pus trouver une autre ferme à louer. Je fus
donc forcé de vendre mon matériel, de ferme
et de quitter cette terre où j'avais versé tant de sueurs
et de penser tant d'argent pour enlever un noble
égoïste et imbécile et d'aller demeurer en ville
avec cinq enfants en bas âge et une femme tombée
au dernier degré de l'alcoolisme qui mourut
au reste quelques mois après dans le diluvium
trennens. Et alors la belle mère, une de ces
belles ^{ma} que les dramaturges mettent souvent

sur la scène qui avait trouvé bon de rester
 chez moi pendant quinze ans n'y faisant autre
 chose que me contancer, me tourmenter et me
 persécuter de peur de se sauver lorsqu'elle
 me vit sans l'embarras le plus grand qu'il
 soit possible à un homme de subir sans perdre
 la raison ou de succéder. Je croyais que pendant
 quinze ans cette belle mère m'aurait montré
 tous les vices renfermés en son corps. Non, elle
 m'en a montré encore de nouveaux après
 la mort de sa fille et il est probable qu'elle est
 partie sans l'autre monde sans avoir pu
 les montrer tous. Les poètes grecs nous montrent
 des Lémnides ou Guries, femmes sauvages et
 sanguinaires, filles de l'Enfer et de la Nuit
 dont les fonctions étaient de tourmenter les
 méchants sur terre et dans les enfers, ou Tartare.
 La belle mère dont je parle, et dont l'Enfer et
 la Nuit durent passer aussi à sa conception
 s'était donnée pour mission non de tourmenter
 les méchants mais les braves gens, les hommes et
 laborieux citoyens. Et cela pour une jalouse
 fièvre, surtout contre moi, parce que j'avais
 trouvé le moyen de vivre, et de bien vivre, de la
 nourrir elle et ses enfants, les miens et de donner

là où elle mourait de faim et de misère avec
ses enfants. Elle était dévorée en cela avec nos
tousseux catholiques qui ne persécutent et n'im-
posent aux Flamands, itérnelles, que les bons
citoyens, les bienfaisants de l'humanité, les libes
penseurs, les philosophes et tous les braves et courage-
eux qui ont voulu se montrer au peuple
le châtiment, la fureur, les fautes, les
conseillers, les infamies et les forfaits de ces
friponnillards injurieux. - Le maître de ma
commune, Monsieur Couturier, un vrai philanthrope
et un homme cœur et âme consciencieuse vint me
voir dans ma nouvelle et triste position, dans
laquelle hélas, il tomba lui-même plus tard,
grâce à sa bonté et son dévouement pour les
autres. Il ne put s'empêcher de pleurer
chez moi et de maudire les canailles qui
s'acharnaient à persécuter un brave et honnête
cultivateur. Puis encore, ses pauvres petits enfants
il me consulta de demander quelque chose
au gouvernement républicain pour lequel
j'avais tout sacrifié et pour lequel j'étais
si horriblement persécuté. Je fis alors la
demande d'un bureau de tabac qui me

bureau
de
tabac

fut pas qu'il avait accordé grâce à mes bons services militaires plutôt qu'à sa sacrifice fait en faveur de la République, car les Dispositions des Bureaux de tabac d'alors n'étaient qu'un prétexte de ce gouvernement.

Cependant dès que je fus nommé titulaire du bureau de tabac de Plouguffan, le préfet voulut absolument que j'allasse le gérer moi-même, ce qui était du reste de mon intérêt. Oui mais aussitôt que mes persécuteurs surent la chose ils se mirent immédiatement en campagne pour me barrer le chemin. Bien entendu la belle mère, la vieille mégère fut la première en tête. Elle s'était adressée à plusieurs personnes pour savoir s'il n'y avait pas moyen de m'interdire ce bureau de tabac. Ne pouvant rien faire de côté elle s'adressa au curé Legall d'Eggen-arnel le priant de parvenir son collègue de Plouguffan que le sieur Loquignies était nommé titulaire du bureau de tabac de cette commune; que ce Loquignies était le plus mauvais homme du monde, n'allant jamais à la messe, ne se confesse, un républicain honteux.

qu'il fallait empêcher les habitants de me
louer aucune maison au bourg pour tenir
mon ^{bureau} de tabac ou si j'en trouvais une le
empêcher de venir acheter quoique de soit
chez moi ni tabac ni autre chose. Et cela
fut ainsi du moins au début. Les habitants
ayant été parvenus par le curé ne voulant
pas me louer aucun local. Ce ne fut que par
l'intermédiaire d'un ami que je finis par
en trouver un, en le payant trois fois sa valeur.
j'avais fait savoir au préfet toutes ces difficultés
que se dressaient devant moi de toutes parts,
même de la part de certains agents de sa propre
administration qui travaillaient aussi de
leur mieux avec les curés et leurs troupes de
serbots pour empêcher un honnête et brave
serviteur de la France de donner du pain à ses
enfants. il me dit qu'il y aller tous les jours pour
quelques temps; que s'il m'eût été impos-
sible d'y vivre il me donnerait un autre
bureau de tabac meilleur. Grâce à une
veuve nommée Louis Chocay qui m'aidait
de ses soins et de son argent je pus m'établir
au sein de mes ennemis et de ceux qui avaient

commandés à me dévorer, et en très peu de temps
j'avais même conquis la sympathie et l'amitié
de la grande majorité des habitants, malgré les
sermons et les remontrances du curé qui
s'efforçait à ses ouailles d'approcher de chez
moi sous peine de Damnation éternelle.
Mais plus j'acquiesçais la sympathie des habitants
et plus la colère et la rage de mes persécuteurs
augmentaient. Cette rage avait même atteint
un tel paroxysme chez le curé, nommé le Mao,
qu'il en crêva subitement dans sa maison
d'école chrétienne. Je n'affirmerais pas qu'il
crêva de rage quelque plusieurs personnes
m'affirmèrent alors que je fus la cause de sa
mort, et cela parce qu'il n'aurait pu résister
à nous faire crêver de faim nous, moi et mes
enfants, comme il avait promis. A peine
celui-là il en vint un autre, un nommé Guédes,
moins bruyant, mais plus jésuite, plus coquin et
plus canaille encore que l'autre. En vrai disciple
de Loyola il négociait qu'en dessous, dans l'ombre
en employant toutes les armes jésuitiques contre moi.
Sachant que mon bail finissait au bout de trois
ans il parvint à décider mon propriétaire à me
donner congé. Puis s'entendit avec un autre

je suis du bourg, un riche, considéré comme
un de mes meilleurs amis. Celui-ci me prouva
dors un bout de sa maison qu'on était en
train de bâtir pour tenir mon bureau de
tobac. J'eus confiance en lui; mais quelq
jours avant la Saint Michel il me fit savoir
qu'il ne pouvait pas me céder sa maison.
Alors je vis clairement que j'avais été trahi
de la façon la plus infâme. Il m'était inutile
de chercher ailleurs dans ce bourg; tous les parop
taires avaient été prévenus avec menace de
ne pas me louer. Du coup, lig noble tommis
et ses amis jubilaient, car ils avaient espéré
que je ne trouverais personne pour gérer
mon bureau de tabac; et ainsi le diable,
comme ces bons diables m'appelaient, avait
été forcé de venir de faire cette fois avec ses
petits diabolétins. Là, les vilains homicides de
mes éternels persécuteurs furent encore plus
apaisés. Car à ma grande surprise ils su
rent que j'étais obligé de quitter plus effar
d abandonner mon bureau de tabac plus in
vivable vint en cachette la nuit m'en
demander la gérance et m'affaires mêmes

prix supérieur à sa valeur réelle. Mais comme au
 le rapport intégral de mon bureau je ne voulais
 pas le louer plus qu'il ne valait. Je le laissai ainsi
 au-dessous de sa valeur pour ne pas recevoir plus
 tard des reproches de mon gérant. Sur un rapport
 de huit cents francs environ je n'en demandais que
 trois cents soixante cinq, vingt sous par jour avec lesquels
 il nous faideraient à vivre moi et mes trois
 enfants. Ici est bien le cas de l'homme avec le
 poète. Tant de fiel entretient-il sans l'âme des dévots
 car malgré tout cela et contre toutes vaines blâmes
 je n'avais pas encore fini avec mes persécution
 comme on voit.

Nous revînmes à Quimper où nous nous
 logerâmes dans un grenier. Mes enfants
 retournèrent à l'école Saint Corentin où ils
 avaient commencé avant d'aller à Pluguffan.
 Moi j'avais essayé de trouver un emploi
 quelconque et n'en avais encore pu faire rien
 quel métier. Je m'itais d'abord adressé
 à Mr ^{Poggin} portier négociant en vin, alors
 adjoint maire. Celui-là me répondit qu'il
 en avait assez besoin d'un commis, mais
 d'un commis sachant bien lire et écrire.

et pourant rédiger une lettre en français.
je lui répondis que je savais assez bien lire
l'écrit et que j'avais rédigé bien des lettres
en français et que je savais même en rédiger
en anglais, en italien et en espagnol.
Bien entendu ce Mr, qui est Breton et
qui connaît sa race, fait mes vœux pour
des vantardises; il ébala de rire en me
regardant des pieds à la tête. Je compris
qu'il m'était inutile d'insister. J'avais de-
mandé aussi à un jardinier qui demeure
à côté de nous s'il ne pourrait pas m'employer.
Cibou lui fut plus poli que l'adjoind main.
me voyant un vrai paysan il pensa bien
que je devais savoir bêcher la terre, sarcler
les plants et piquer des choux. Mais il me
fit la réponse que l'on fait souvent aux
quiemandeurs: il regrettait de ne pouvoir
m'employer pour le moment, son personnel
étant complet, il viendrait plus tard. Je m'adressai
aussi par lettre à un négociant en
fourrage que je connais parfaitement lui ayant
vendu les souches de pin quand j'étais fermier
à Boulven lui offrant mon concours pour

l'achat et le battelage du foin et de la paille.
Je l'avais entendu souvent se plaindre qu'il
était trompé et volé par ces batteleurs de
profession dont l'art consiste à tromper et à
voler tout le monde, le vendeur et l'acheteur.
Mais ce Mr ne me répondit même pas, il
m'avait jugé sans doute à la façon de l'adjoint
maire. A celui-là j'aurais cependant rendu
de bons services, j'en étais convaincu.

A qui demandais-je encore. Un voisin, vieux
soldat comme moi mais pensionné et perclus,
me disait de demander un bureau d'adjoint.
Mais il me faudrait encore m'adresser à
l'adjoint maire qui faisait les fonctions de
maire qui m'aurait répondu comme la
première fois, en me disant encore d'avantage
au nez. Enfin mon fils aîné venait
de trouver une place de troisième clerc chez un
notaire aux appointements de quinze francs par
mois. cela augmentait notre budget. nous
aurions maintenant 45 francs par mois. nous
pourrions vivre ainsi avec des pommes de terre, du
pain noir et de la bouillie. Et puis qu'il m'était
impossible de trouver aucun emploi je m'étais

reignier en bon philosophe, a arter soigner mes
enfants, faisant le cuisinier, le tailleur, le cordonnier
et maître d'école.

De Bouglès Bourgo à l'entrée de Quimper,
ou nous nous étions logés d'abord dans un
grenier, nous allâmes alors à Joul ou Ranquet
là où je fus arité avec dans mes projets
solitude et de liberté. Nous n'y étions guère
mieux logés mais c'était meilleur marché,
Joul ou Ranquet se trouvant hors de la ville
sur le territoire d'Égué armel. Je avais
donc dans mon ancienne demeure et tous
paix de mes terribles persécuteurs pensant que
la haine de ces misérables serait vite suffoquée
satisfait. Je me trompais. La vieille
mère qui ne s'était jamais enquis de ses petits
enfants pendant que seul et contre la haine de tous
je faisais le possible et l'impossible pour les élever
dignement et honnêtement, furieux même de ne
pas leur me faire retirer mon bureau de tabac
et de voir que mes enfants et moi vivions
très bien ensemble, alluma de nouveau sa
jalousie et sa haine. Le curé d'Égué armel
et noble Legoff, un de ceux qui osaient le

plus fait pour servir le fourbe Nathaniel
à repulser de Coulven et qui m'avait donné
à son collègue de plus effrayé comme l'homme
le plus dangereux était toujours là avec son ami
l'ancien maître bonapartiste et cléricol qui ne
me pardonnait pas non plus d'avoir osé lui
protester en sa présence le jour du Jarmen pleb-
iscite, contre le sire de Bédinquet son idole.
Ces deux personnages se redressent en campagne
contre le citoyen Leiziguet qui semblait vaincre
les braves totes et dont les persécution au lieu
de l'abattre semblaient l'agrandir. Ne pouvant
arracher le bureau de tabac, c'est à peine s'ils
morceau de pain qui me restait ils tourneront
leurs batteries d'un autre côté. Ils savaient que
j'aimais mes enfants, pas lesquels et pour lesquels
je tenais encore à la vie. Mais maintenant ces
enfants étaient à peu près élevés; ils savaient lire
et écrire et parler français; ils pouvaient maintenant
se passer de leur père. Alors la vieille mégère
incitée par le curé Legoll et aidée par ses deux
vignes filles, tantes et maraines de mes enfants,
attirait chez elle et chez ses bonnes filles ces
enfants pour les évangéliser, les empêcher
d'aller à l'école sous prétexte que cette école

lorsqu'ils allaient à l'école du diable,
cherchant par tous les moyens possibles à leur
inspirer de la mépris et de la haine contre
leur père. Ils parvinrent ainsi à influencer
l'aîné qui alla s'installer chez sa marraine,
une ivrognesse émérite tombée au plus ^{bas} étage.
Celui-ci était bon à prendre maintenant qu'il
gagnait 40 francs par mois. Les deux autres
les mères ne voulaient pas les prendre
chez elles ne gagnant encore rien, mais elles
s'arrangèrent à les placer chez des parents
cultivateurs où ils pourraient rendre des services.
En agissant ainsi ces juries et les coquins qui
les incitaient pensaient me pousser à la révolte
à faire des esclandres à tel point qu'on aurait
trouvé prétexte à m'inculquer le bureau de tabac
et peut-être à m'envoyer au bagne.

Cependant toutes ces canailleries, si souvent
trompées de ça dans leurs infâmes prévisions
à mon sujet, le furent encore cette fois, car
au lieu de me révolter selon les lois de la nature
ainsi que font tous les êtres auxquels on veut
raser le poil, je m'étais laissé aller à
par un sentiment de pitié mille fois

en présence de tant d'infamies, que commettaient
 ces devots au nom d'un Dieu, qu'ils appelaient
 bon, doux et miséricordieux. - pendant plusieurs
 jours je restai errer dans les champs, les
 forêts, les bois et au bord de la rivière à
 combattre cette revolte naturelle qui grondait
 en moi et qui me disait d'aller arracher les
 entrailles à toutes ces infâmes persécution de
 l'homme et la bravoure de l'homme résister.
 Ce ne fut que vainqueur de ce combat terrible
 et mon corps harassé et vaincu lui-même
 par ses courses désordonnées, le sommeil et
 le besoin de manger que je finis par retourner
 dans mon grenier. Et alors quand j'eus
 pris un peu de nourriture, et quand mes sens
 se furent apaisés et ma philosophie revenue
 je pris mon plume et d'un esprit tranquille
 et d'une main calme, dans le silence de mon
 grenier, j'adressai à mes principales persécution
 teurs une lettre de condoléance, les plaignant
 véritablement de tant de vains efforts pour écraser
 un pauvre petit innocent sans défense, vouloir
 enchaîner ce malheureux petit prométhée, le
 quel parvenait toujours et malgré tout.

sans recours d'Hercule, avec sa conscience et
sa philosophie, a briser ses chaînes et a lui
jeter les morceaux a la figure. - Cette lettre
me soulagea beaucoup et m'est elle en que
ce resultat je me contentais. Cependant j'ai
su après de source certaine qu'elle avait
pesé d'un poids énorme et terrible sur la
conscience de ces gredins plus sans doute
qu'elle fut fait le pigeon avec lequel j'aurais
pu aller en suivant les instincts de la nature
révoltée leur arracher les entrailles.

Ces riches et puissants fourbes, exploitateurs de
l'ignorance, de l'innocence et de la misère
savaient fort bien se rendre que juridiquement
je ne pouvais rien contre eux, la justice
civile en France et surtout ceux qui la tripotaient
violents et qui en vivant ne connaissent pas
les guerres: ils sont totalement inconnus dans
le code civil. Les guerres ne sont connues en
France que par le code militaire, le code pénal
par les agents de police et les gardes armés.
Il est bien dit au livre premier du code civil
que: Tout français jouira des droits civils.
Que: L'enfant a tout âge soit honneur et respect.

à ses père et mère. qu'il reste sous leur autorité
jusqu'à sa majorité ou son émancipation.

Mais pour pouvoir jouir de tous ces droits
et exercer tous ces pouvoirs il faudrait être
millionnaire, et le titre 1^{er} de ce premier livre
se charge lui même d'apprendre cela à ceux
qui l'ignoreraient. Il y a bien aussi dans le
code pénal un certain paragraphe concernant
les enlèvements de mineurs. Mais cela est encore
affaire de celle que l'on appelle la justice d'avant
laquelle les misérables ne peuvent se présenter que
quand ils sont conduits par les gendarmes, les maîtres
ligottés, pour s'entendre condamner sans défense.
Cette justice dit comme le farouche yihorah: «qu'on
ne se présente pas à moi devant ma face».

pris comme instrument utile dans la défense
des biens et de l'honneur de la nation auxquels ils
n'ont aucun droit, reniés par le code civil, méprisés
et bafués par les riches, outragés et humiliés par
les fonctionnaires de tous ordres, chassés et traqués
par les gendarmes et les policiers, invariablement
condamnés pour le moindre petit méfait, tel est
le sort réservé à nous autres pauvres travailleurs
qui sommes toute notre vie, notre sang et nos
sueurs pour nourrir les gourmands et honorer les

tous ces misérables Vampires. Et nous n'avons
pas le droit de pousser une seule plainte sous
peine d'être considéré comme anarchiste d'angoisse
et d'être ramassé et expédié immédiatement au
Lazare. Et voilà pourquoi je ne me suis
pas présenté devant cette tribune des riches et
des rentiers pour lui demander justice
contre mes persécuteurs, mes spoliateurs, mes
bourreaux, mes voleurs, les ravisseurs de mes
enfants qui ont commis envers moi toutes les
crimes les plus épouvantables et les plus horribles.

Et on lit dans la constitution républicaine
"La République doit protéger le citoyen
dans sa personne, sa famille, sa religion, sa
propriété et son travail". Il y est même
dit qu'elle doit, par une assistance fraternelle
assurer aux citoyens nécessaires l'existence.
Mais ce ne sont là que des mots vides, des
phrases creuses, des leurreurs comme celle
qui dit que tous français jouiront des
droits civils. puisque les faiseurs qui fabriqueront
cette constitution ont consacré toute la
jurisprudence des plus anciens régimes
dont on trouve les origines dans le

pentateuque et les lois de Moïse, lois que ces anciens farceurs firent, comme plus tard Mahomet, descendre du ciel pour leur donner une origine et une autorité toute divine et sacrée. Dans cette vieille jurisprudence, dans ces vieux codes monarchiques qui régissent encore la république dite pour être démocratique les miséreux, les sans sous les ouvriers, tous ces pauvres bipèdes sans plumes ne sont considérés que comme leurs confrères les quadrupèdes, et encore ces derniers sont beaucoup plus favorisés; on leur a consacré deux ou trois pages dans le code civil sans compter les lois Grammont qui les protègent de toutes les façons tandis que pour leurs confrères les bipèdes, nommés ouvriers, domestiques, hommes de peine etc. il n'y a que quatre lignes; et ces quatre lignes disent ceci: (1780.) « On ne peut engager ses services qu'à temps ou pour une entreprise déterminée » (1781) Le maître est cru sur son affirmation pour la quotité des gages pour les salaires et pour les acomptes donnés. — Ainsi l'on voit que les malheureux prolétaires sont livrés pieds et poings liés, et même la langue

par nos bonnes lois à leur exploitement.

Au sujet du dernier crime dont j'ai été victime de la part du fameux Le Braz, onctueux professeur et poète, j'ai écrit une lettre au proviseur du lycée lui expliquant le vol infâme de mes manuscrits par cet ignoble pillier des Muses. Bien entendu ce monarque ne m'a pas répondu. Il a sans doute parlé de ma lettre à Le Braz, son ami, et tous deux ont dû en rire ensemble comme font tous les fonctionnaires, les administrateurs, les maîtres et les patrons des plaintes qu'ils reçoivent des malheureux sans sou: ils se moquent bien des plaintes des exploités des volés.

Est-ce que nous ne sommes pas faits exprès pour cela. Comment vivraient-ils tous ces fignoles de prêtres et autres confrères tonsurés ou non, ces armées de fonctionnaires inutiles, et ces mille de sangsues de tous ordres si nos bonnes lois ne leur accordaient pas le droit de nous exploiter de nous voler et de nous écorcher sans aucun bon plaisir. Je serais bien venu s'aller aux juges s'il eût que le professeur Le Braz m'a volé mes manuscrits et cela avec toute

les circonstances aggravantes, ils me réunissent au nez, en haussant les épaules et me montraient vite la porte. Si la justice en France eût été comme on le dit - pour rien - égale pour tous, il y a longtemps que je me serais présentée devant elle. Alors le foudre Kolherbe ne m'aurait pas chassé de Boulevard de moins d'un porte indammité, ni le fripon Guéris, ~~avec~~ de pluguffan, avec ses complices ne m'aurait pas non plus chassé de cette commune sans l'espoir de nous faire crever de faim moi et mes enfants. Oui si cette justice eût existé il y a longtemps que mon dernier infame voleur, le pick pocket Le Bazou serait au bagne tandis qu'il se passerait à Paris, fier et glorieux, et s'engraissait avec les produits de ses vols. et moi le pauvre volé je meurs de faim et de misère dans un trou de 6 mètres cubes sur un grabat de paille.

Certain de ne rien obtenir de la justice qui chez nous n'est que la plus flegante et la plus infame injustice, j'aurais vu depuis longtemps une juste justice moi-même ainsi que me le recommanda

les lois de la nature et de l'humanité
et, sur certains points même, nos lois
monarchiques et aristocratiques; car elle
est quelque stupide, quelque inhumaine
soient-elles admettent cependant le droit
de légitime défense. Or, quel droit
plus légitime que celui de défendre
son bien qu'on a gagné à la sueur de
son front par les efforts de son intelligence
Et qu'est-ce qui est plus légitime que de
défendre ses enfants lorsqu'on a eu tout
de peine et de misère à élever et qu'on vient
à voir les prendre alors pour les corrompre
et pour en faire vos plus méchants et vos
plus dangereux ennemis. Dans ces condi-
tions là les autres animaux se font
tuer pour défendre leurs petits contre
ceux qui veulent les leur prendre. Aussi
ai-je dit à mon dernier voleur, à cet ignoble
professeur Le Braz, dans une lettre publique
que la première fois je le rencontrerais
je lui cracherais d'abord à la figure quoiqu'il
ne ferait que cracher sur la boue; mais
si cette boue se remue alors je l'assomme.

a coups de tréque. et je la pîtrirai dans son
immensité. Mais cette canaille professionnelle
a toutes les lâchetés. il a peur de mon crachal
A de ma tréque et il cherche a s'en cacher le
mieux qu'il peut. De ma part il sait bien qu'il
n'a que ça a craindre. il sait bien que je ne
suis ^{pas} assez naïf, tout ignorant que je suis, d'aller
le traduire devant les juges, ses bons amis,
ses protégés et ses protecteurs. Car tous ces gens
sont sortis de la même école jésuitique et tous
s'entendent a merveille; porteurs de crosses et de goupilles,
grands traîneurs de sabres, prêtres de bœufs et de
Mammon rient, dansent et s'engraissent ensemble
du sang et de la sueur des esclaves modernes.
Leurs grands maîtres leur ont dit:

Exercez vous dans ces hautes sciences.
Endurcissez vous le cœur; soyez arabes corsaires,
injures, violents, sans foi, fumeurs, faussaires.
N'allez pas sottement faire les gémissements;
Mais ingraissez vous du suc de malherbaux.

Malheureusement pour toutes ces faipouilles
et heureusement pour l'humanité ils sont aujourd'hui
arrivés a leur plus haut degré d'engraissement.
A comme nous disons en haaton, poem co
lakad neo er bail. il est temps de la mettre au
charnier.

ou plutôt au fumier, car ils sont tous pour
au physique comme au moral. Comme
fumier ils rendent à la terre ce qu'ils
leur ont inutilement pris à deux générations
futures ce qu'ils ont volé à la génération
actuelle. En plantant seulement cinq mille
par hectare de ces grosses poutures elle
suffiraient à fournir pendant plus cent
ans tous les éléments nécessaires aux céréales
et aux légumes qu'on y sème.

Oui nos grands maîtres modernes, nos expl.
siteurs, nos oppresseurs, nos tondeurs, nos voleurs
et nos bourreaux sont arrivés au dernier degré
des orgies et des infamies et comme les grands
romains de la décadence, pouris d'orgies et de
crimes ils commencent à se suicider, à s'étouffer
à se couper le cou. C'est bon signe. Qu'ils
s'étouffent tous, alors il ne restera que peuple
sain et travailleur qui se paendra des pelles,
pinces et des tombereaux pour les conduire au
fumier — Au moment que j'écris ceci
déjà grand en la poudre sur la tête des grands
lâches traîtres de sabres et de leurs amis
les pupilles-jesuitico-clerico-farces. Il y a
encore en France des descendants de fils

D'Allemagne qui se préparent à nettoyer les
 écuries des Augias modernes qui nous empoisonnent
 et cherchent à nous étouffer. Pour eux il n'y
 a plus qu'une seule planche de salut.
 Triompher par la force du sabre et du coup-
 illon. Mais ils sont trop corrompus, trop
 bêtes et trop lâches. Et ainsi ils seront bastillés
 comme ceux égoutés après qu'on les aura pendus
 avec leurs colliers, leurs cordons ou leurs
 écharpes. Car toutes ces canailles se sont
 honorés entre elles en pillant le magasin
 des décorations. — Il est grand temps
 de faire ce nettoyage si les Français ne veulent
 pas disparaître du rang des nations comme
 tant d'autres peuples ont disparu par les
 mêmes raisons. — L'empereur de Russie a
 proposé la suppression des armées permanentes
 Mais les armées permanentes qu'il faudrait
 supprimer ce sont les armées noires, torses,
 enfroquées, défroquées, togées, toguées et autres paras-
 ytes, sangsues, araignées, impropres et velleuses.
 Et les casernes qu'il faudrait détruire ce sont
 les casernes dans lesquelles se faisaient tous
 ces friquilles et dans lesquelles un grand
 nombre

restent étourdemment comme des vagues
dans leurs antres pour dévorer les passants.
Le roi d'Italie demande aussi la suppression
des anarchistes. Or pour ce monarque couronné
les anarchistes ce sont les assassins, les
bandits et les voleurs particuliers. Mais
dans ces conditions les vrais anarchistes
ce sont ces couronnés et empereurs avec leurs
armées de tonnes, d'escadrons et de colonnes
qui tous ne vivent que de vols et d'assassinats
vols et assassinats bien organisés et transformés
pour eux non seulement en droit humain
mais encore en droit divin, car ces coquins
veulent que leur Dieu soit en tête de
toutes leurs farces. Il en est bien
signe de reste cet ignoble bandit juif, issu
d'une lignée de bandits et d'assassins, qui
serait un jour de nocce à ceux qui lui reproche
de venir de mère, ses frères et ses sœurs: (Ma
mère, mes frères et sœurs les voici) en montrant
les bandits, ses compagnons de vols et d'orgies
et leur serait en les quittant et continuant
à faire ce que je vous ai appris et commandé
et voici, je serai avec vous jusqu'à la fin du
monde.)

Et puis encore. ce tout ce que vous ferez tout ce
que vous nouerez et denouerez sur terre sera
noué et denoué au ciel. Avec ça les grands
bandits, canailles et voleurs peuvent continuer
leur vie et toujours avec eux pour approuver
tous leurs forfaits et leurs crimes. Et après leur
mort ils seront reçus en grand triomphe triant
dans le paradis monum du plus grand des
criminels, ou sont déjà toutes les canailles et les
foiblesseilles juives et chrétiennes mortes
depuis six mille ans. Gloria in excelsis deo.

Cependant je croyais qu'après tant d'enfances on
se lassait à me traquer. Je me trompais encore.
Car voici qui m'emploie de la prefecture, un nommé
Baron, que je n'ai jamais vu ni connu jusqu'à
qui m'a dit, il y a quelque temps, et a brulé pour
point sans préambule, qu'il allait m'oter mon
bureau de tabac. Il le peut sans doute, puisqu'il
est parait il maître absolu dans la prefecture, dans
ce bureau duquel dépendent les débets de tabac.
Déjà, il y a huit ans cet autochte m'empêcha d'aller
gérer mon débet moi même et m'obligea de le louer
à l'homme le plus detestable et le plus detesté de
la Commune. Cependant après cette menace
inattendue j'écrivis une lettre à ce tyranne Baron.

que je terminas en lui disant que, puisqu'il eut
droit et pouvoir de m'empêcher d'aller voir mon D^{bit}
moi même et de m'imposer un genre de son choix
il avait aussi sans doute droit et pouvoir de me
renvoyer, c'est à dire de me condamner à mort, puisque
je ne vis que par ce D^{bit} de Tabac. « Allez y donc
lui dis-je. qui ne craint pas la mort ne craint pas les menaces.
Frappe encore Jupiter, l'accable et mutile
L'innocent que tu sais impuissant.
Ecarter n'est pas vaince et ta rage inutile

S'étendie dans mon sang.

je lui disais d'agir selon ses droits et pouvoir,
de prononcer mon arrêt de mort quand il lui plaisait
mais de ne plus venir insolamment et impudiquement
macer dans les vices. Depuis ce jour cet autocrate
craté, que je vois tous les jours, ne me plus rien dire.
je ne sais pas ce qu'il pense et ce qu'il ressent encore
Contre moi avant de prononcer la condamnation
à l'ultima poena poenae. Ainsi je vais être
poursuivi, haqué et persécuté jusqu'au bord de la
tombe. Et tous ces coquins teneurs et consorts
trouveront encore le moyen de me poursuivre au
loin. D'abord ils s'empresseront d'envoyer mon am-
chez sotan, car ont celle-ci ne se plaindra de rien.

une bibliothèque dans ce pays si éloignée de
une foy. J'hésitais cependant pour y entrer car
savais que j'étais loin, et dans le pays des vrais
libéraux des républicains. J'y sortis mal reçu
am doctes. Cependant le grand bibliothécaire
avait tant d'attentes pour moi que je résolus
aller voir ce au risque de m'y faire assassiner.
Mais quand j'y entrai il n'y avait que deux
personnes dont les physionomies peu farouches
me rassurèrent. Un homme entre deux âges
était en train de feuilleter un vieux manuscrit,
autre le bibliothécaire était assis couché
sur un sofa fumant tranquillement sa cigarette.
J'allai très poliment à lui et pensant que ce
bibliothécaire devait savoir le français je m'adressai
dans cette langue. Mais il me répondit en
tibetan qu'il ne savait pas le français. J'lui
disais dans cette langue la permission de consulter
la bibliothèque de Mexico que cette riche bibliothèque
avait posséder assurément. Oui dit-il, et y en a
et c'est même à peu près tout ce que nous possédons
en langue castillane tout le reste est en français.
me montra tout; et je vis en effet qu'il n'y avait là
rien de français. Tous les auteurs y étaient rangés
par ordre alphabétique jusqu'à Victor Hugo.
Ces volumes étaient dans des vitrines
fermées sous des vitrines sans que personne n'y
jamais touché. Je restai seulement debout
sur une si grande bibliothèque dans ce pays par
me à travers mille liens de France et de l'étranger
à côté les œuvres des écrivains français. Là au
de devant de moi n'y avait personne.

Table de Multiplication

• 1 fois 1 font 1	4 fois 1 font 4	7 fois 1
1 — 2 — 2	4 — 2 — 8	7 — 2
1 — 3 — 3	4 — 3 — 12	7 — 3
1 — 4 — 4	4 — 4 — 16	7 — 4
1 — 5 — 5	4 — 5 — 20	7 — 5
1 — 6 — 6	4 — 6 — 24	7 — 6
1 — 7 — 7	4 — 7 — 28	7 — 7
1 — 8 — 8	4 — 8 — 32	7 — 8
1 — 9 — 9	4 — 9 — 36	7 — 9
2 fois 1 font 2	5 fois 1 font 5	8 fois 1
2 — 2 — 4	5 — 2 — 10	8 — 2
2 — 3 — 6	5 — 3 — 15	8 — 3
2 — 4 — 8	5 — 4 — 20	8 — 4
2 — 5 — 10	5 — 5 — 25	8 — 5
2 — 6 — 12	5 — 6 — 30	8 — 6
2 — 7 — 14	5 — 7 — 35	8 — 7
2 — 8 — 16	5 — 8 — 40	8 — 8
2 — 9 — 18	5 — 9 — 45	8 — 9
3 fois 1 font 3	6 fois 1 font 6	9 fois 1
3 — 2 — 6	6 — 2 — 12	9 — 2
3 — 3 — 9	6 — 3 — 18	9 — 3
3 — 4 — 12	6 — 4 — 24	9 — 4
3 — 5 — 15	6 — 5 — 30	9 — 5
3 — 6 — 18	6 — 6 — 36	9 — 6
3 — 7 — 21	6 — 7 — 42	9 — 7
3 — 8 — 24	6 — 8 — 48	9 — 8
3 — 9 — 27	6 — 9 — 54	9 — 9